

LAETITIA HENNOQUE

MARIE MARVINGT
LA FIANCÉE DU DANGER

Lauréat - Récits de vie

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Laetitia Hennoque

Marie Marvingt, la fiancée du danger

© Laetitia Hennoque, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9502-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci à Julien Hervieux,

À Marion Sellier,

À Jocelyne Giani,

Et à mes parents.

Chapitre 1

Tête de Trélaporte, 1905

— C'est insensé et dangereux ! Et si vous voulez mon avis c'est totalement stupide ! Vous êtes déjà au sommet, Marie ! Que voulez-vous de plus ?

Germain Têtard avait positionné son appareil photographique comme il avait pu. Il grommelait, tentant désespérément d'installer convenablement le trépied au sommet de cette montagne que Marie Marvingt l'avait contraint à gravir.

— Mon cher Germain, la définition du sommet, c'est le point le plus haut. Vous conviendrez que le point le plus haut, c'est sur ce tas de pierres ! J'y grimpe donc ! Cela ne prendra que quelques secondes. Soyez prêt à prendre cette photographie, quand je serai en position !

Pragmatique comme toujours, Marie Marvingt ! L'amas de rocs sur lequel elle tentait de se hisser était le dernier rempart entre elle et le sommet : *La tête de Trélaporte*, située dans le Massif du Mont Blanc, était le septième et dernier mont de la chaîne qu'elle avait vaincu et elle entendait bien immortaliser l'évènement ! Elle remonta sa jupe-culotte et se hissa sur la dernière pierre dans une position peu flatteuse mais c'était bien le cadet de ses soucis !

— Je persiste à dire que ce sont des risques inutiles ! C'est le vide derrière vous !

— Non vraiment, merci Germain pour cette remarque perspicace, je n'avais pas remarqué... lança Marie, sarcastique.

— Nom de Dieu, de Nom de Dieu ! pérora le photographe.

— Ah Germain, ne blasphémez pas, vous savez que j'ai horreur de ça !

— Les bonnes femmes et leurs manies, je vous jure ! Non... Pas les bonnes

femmes ! Marie Marvingt et ses manies ! J'en ai soupé !

— Attention Germain, ne soyez pas désobligeant !

— Ça va ! Ça va ! râla-t-il une dernière fois.

Pendant que Têtard persistait à grommeler dans sa barbe, Marie avait atteint son but : elle était, à proprement parler, au sommet. Mais maintenant qu'elle y était, elle réalisait qu'elle n'était toujours pas satisfaite. Quelque chose clochait. Elle posa ses mains sur ses hanches, réflexive. Le vide était partout tout autour d'elle et cependant aucun frisson ne lui parcourait l'échine, aucune goutte de sueur ne descendait le long de sa colonne vertébrale. Elle avait l'habitude des hauteurs et s'en délectait. Non, vraiment, le problème était ailleurs...

— C'est bon : plus un mouvement, Marie !

— Non, non ! Attendez, Germain ! Je ne suis pas encore prête, il manque quelque chose.

— Comment ça vous n'êtes pas prête ? Qu'est-ce qui peut bien vous manquer ? Une tasse de thé peut-être ? Vous êtes grimpée sur votre tas de cailloux : je prends cette maudite photographie et puis c'est tout !

— Si vous ne patientez pas une minute de plus, je vous assure Germain, qu'au moment même où je descends, je vous mets une gifle !

— Vous avez quand même conscience Mademoiselle Marvingt, que je n'ai aucune envie d'être ici, moi ? Je n'ai rien demandé !

— Faites-nous donc gagner du temps, cessez de pérorer et admirez !

Elle avait trouvé ce qui lui faisait défaut : le sensationnel. Sa marque de fabrique depuis des années. Ce qui faisait d'elle : *la fiancée du danger* ! Ce sobriquet repris par un journaliste, lui avait tout de suite plu. L'alpiniste tendit les bras telle une ballerine et se hissa à cloche-pied sous les yeux ronds de son acolyte.

— Là, on y est ! Photo, Germain !

Le photographe ne se fit pas prier. Si Marie ne ressentait aucune appréhension Germain lui, avait les jambes coupées de voir son amie jouer les équilibristes à 2500 mètres de hauteur.

— Très bien, ne bougez plus ! lança-t-il.

— Ne bougez plus ! Ne bougez plus ! Vous en avez de bonnes, vous !

Une explosion lumineuse de phosphore retentit dans le silence de la montagne. Marie Marvingt avait encore accompli un exploit.

Marie souriait alors qu'elle regardait pour la millième fois ce cliché. Cinquante-deux années la séparaient de ce moment et pourtant elle avait le sentiment que c'était hier. Le temps... peut-être son seul véritable ennemi...

Elle considéra un instant la petite chambre qui était la sienne : elle était entourée de ses photographies, témoins de son glorieux passé. Les murs de la pièce étaient un film retraçant toute son existence. Des clichés d'elle en alpiniste, aviatrice, aéronaute ou encore celui de son entrée dans Tombouctou. Première femme à avoir traversé le Sahara, ça compte non ?

Alors qu'elle contemplait tout ce qui avait fait sa vie, elle se demandait ce qu'elle aurait pu faire de plus pour que l'on se rappelle d'elle. Elle en avait tant fait et cependant en cette année 1957, plus personne ne savait qui elle était. Personne ne la reconnaissait quand on la croisait dans la rue. Pourtant, elle avait tout fait pour que sa vie reste gravée dans les mémoires. Elle avait beau se dire que la reconnaissance n'était pas le plus important, son égo reprenait toujours le

dessus. Elle avait accompli tant de choses... Elle avait excellé dans tant de domaines... Bien sûr, dans sa région de Lorraine, il y avait quelques écoles qui portaient son nom mais au final, les écoliers n'avaient pas la moindre idée de qui elle était. Les instituteurs non plus d'ailleurs. Si toute notre vie n'est définie que par nos actes, qu'aurait-elle pu faire de plus pour devenir une légende ? Ne pas naître femme, peut-être ? Non, l'excuse aurait été facile et pour être complètement honnête, elle savait que ça n'avait jamais été un frein. Bien sûr, les regards en biais et les moqueries masculines avaient été une motivation mais tout ce qu'elle avait entrepris dans sa vie, elle l'avait fait principalement par défi avec elle-même.

Elle jeta un dernier coup d'œil à la photographie, sourit en repensant à ce moment et se rappela qu'elle avait envoyé cette même image en guise de carte postale à sa cousine Marthe avec les mots suivants : « J'ai le mal des hauteurs et n'en veux pas guérir. Savoir, vouloir et agir... ». Elle était de nouveau emplie du même sentiment de bien-être qu'à l'époque. Elle poussa un soupir d'aise et s'endormit paisiblement.

Arrivée à l'hiver de sa vie, elle habitait dorénavant dans un hospice, comme une indigente. Elle savait qu'elle mourrait ainsi. Elle n'avait jamais accordé d'importance aux biens matériels. Les souvenirs étaient son unique trésor, le plus précieux, et si la réussite se calculait en fonction de ce que l'on possédait effectivement, elle était pauvre. Oubliée ? Sans doute. Mais peu importait finalement : elle, Marie Marvingt, elle était riche de tout ce qu'elle avait vécu.

Chapitre 2

Cantal, 1884

« Attention Marie, tu vas finir par tomber à courir comme ça. »

Un genou à terre, le père de Marie laça la chaussure de sa fille, pendant que cette dernière contemplait l'incroyable paysage autour d'elle. Sous la chaleur écrasante de cette journée d'été, les montagnes herbeuses du Cantal avaient par endroit des teintes sépia. En contrebas du chemin de crête sur lequel Marie et son père se trouvaient, un paysan faisait avancer lentement sa charrette. Et au loin, la petite fille pouvait deviner à la silhouette d'une cloche qui s'agitait dans un campanile qu'on y sonnait, mais rien ne parvenait jusqu'à elle si ce n'était le bruit du vent.

— Papa, tu vois les cloches qui bougent là-bas ?

— Pas aussi bien que toi, ma fille, dit son père en plissant les yeux. Tu as de bien meilleurs yeux que moi ! Mais si tu me le dis, je te crois. Ce que tu vois là-bas, c'est Salers. J'imagine qu'il doit être l'heure...

Le père de Marie tira de la poche de son gilet une élégante petite montre sur laquelle était gravée « F.M » pour Félix Marvingt. Une montre qui ne quittait jamais le receveur principal des postes, que ce soit dans son travail ou dans ses multiples randonnées. Il jeta un œil rapide au soleil suspendu dans l'azur, et rajusta son chapeau pour se protéger de ses rayons.

— Il est plus tard que je ne pensais. Mais si tu es fatiguée Marie, nous pouvons faire demi-tour.

— Non ! s'insurgea la petite fille à cette seule idée. Pas maintenant ! Tu as dit que nous irions jusqu'à la rivière et nous y sommes presque !

— Oui, je l'ai dit, mais c'était avant de réaliser l'heure qu'il était. Il ne suffit

pas de s'y rendre, Marie. Il nous faudra encore rentrer par la suite. Si tu y tiens absolument nous irons mais nous ne ferons que quelques brasses seulement. Ta mère nous attend pour le souper avec ton petit frère. Et si je suis en retard... »

Félix s'interrompt au beau milieu de la phrase pour sourire sous sa moustache. Un clin d'œil complice à sa fille alors qu'il terminait de serrer ses lacets, et une dernière fois, il l'interrogea.

— Veux-tu rentrer ou non ?

— Non !

— Tu tiens de ton père.

Marie ne put s'empêcher de ressentir une bouffée de fierté à ces quelques mots. Aussi loin qu'elle se souvenait, elle avait toujours admiré son père, ce sportif qui ne tenait pas en place. Dès qu'il n'était plus retenu par ses obligations, il avait besoin de sortir, de remuer, de se dépasser. C'était plus fort que lui. Parfois, Marie avait l'impression que son père était comme un oiseau en cage qui file dès que quelqu'un oublie de fermer la porte. Et à vrai dire, c'était aussi parce qu'elle s'imaginait comme l'oisillon qui part à sa poursuite dès qu'il en a l'occasion. Rester enfermée entre quatre murs, ce n'était pas pour elle. Avec son père, elle traversait des rivières à la nage, se couvrait de poussière en faisant la course avec lui, ou bien franchissait des montagnes en s'arrêtant ici ou là pour se rafraîchir à une source. Il n'y avait rien de plus exaltant que de regarder une montagne un matin et de pouvoir dire qu'on l'avait vaincue le soir.

— Papa, pourquoi maman ne vient jamais avec nous ? demanda Marie tout en marchant.

— Eh bien ! parce qu'elle doit s'occuper de ton frère.

— Mais il pourrait venir lui aussi ! proposa Marie. Maman dit que quand j'avais trois ans, tu me laissais déjà venir avec toi.

— Ton petit frère n'a pas ta santé, Marie, expliqua son père d'une voix